

Capitale de la douleur — Paul Éluard

L'Amoureuse

Elle est debout sur mes paupières  
Et ses cheveux sont dans les miens,  
Elle a la forme de mes mains,  
Elle a la couleur de mes yeux,  
Elle s'engloutit dans mon ombre  
Comme une pierre sur le ciel.

Elle a toujours les yeux ouverts  
Et ne me laisse pas dormir.  
Ses rêves en pleine lumière  
Font s'évaporer les soleils,  
Me font rire, pleurer et rire,  
Parler sans avoir rien à dire.

Capitale de la douleur — Paul Éluard

La Courbe de tes yeux

La courbe de tes yeux fait le tour de mon coeur,  
Un rond de danse et de douceur,  
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,  
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu  
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.  
Feuilles de jour et mousse de rosée,  
Roseaux du vent, sourires parfumés,  
Ailes couvrant le monde de lumière,  
Bateaux chargés du ciel et de la mer,  
Chasseurs des bruits et sources des couleurs,  
Parfums éclos d'une couvée d'aurores  
Qui gît toujours sur la paille des astres,  
Comme le jour dépend de l'innocence  
Le monde entier dépend de tes yeux purs  
Et tout mon sang coule dans leurs regards.

Capitale de la douleur — Paul Éluard

Celle de toujours, toute

Si je vous dis : « J'ai tout abandonné »  
C'est qu'elle n'est pas celle de mon corps,  
Je ne m'en suis jamais vanté,

Ce n'est pas vrai  
Et la brume de fond où je me meus  
Ne sait jamais si j'ai passé.

L'éventail de sa bouche, le reflet de ses yeux,  
Je suis le seul à en parler,  
je suis le seul qui soit concerné  
Par ce miroir si nul où l'air circule à travers moi  
Et l'air a un visage aimant, ton visage,  
À toi qui n'as pas de nom et que les autres ignorent,  
La mer te dit : sur moi, le ciel te dit : sur moi,  
Les astres te devinent, les nuages t'imaginent  
Et le sang de la générosité  
Te porte avec délices.  
Je chante la grande joie de te chanter,  
La grande joie de t'avoir ou de ne pas t'avoir,  
La candeur de t'attendre, l'innocence de te connaître,

Ô toi qui supprimes l'oubli, l'espoir et l'ignorance,  
Qui supprimes l'absence et qui me mets au monde,  
Je chante pour chanter, je t'aime pour chanter  
Le mystère où l'amour me crée et se délivre.

Tu es pure, tu es encore plus pure que moi-même.

L'Amour, la Poésie — Paul Éluard

Je te l'ai dit...

Je te l'ai dit pour les nuages  
Je te l'ai dit pour l'arbre de la mer  
Pour chaque vague pour les oiseaux dans les feuilles  
Pour les cailloux du bruit  
Pour les mains familières  
Pour l'œil qui devient visage ou paysage  
Et le sommeil lui rend le ciel de sa couleur  
Pour toute la nuit bue  
Pour la grille des routes  
Pour la fenêtre ouverte pour un front découvert  
Je te l'ai dit pour tes pensées pour tes paroles  
Toute caresse toute confiance se survivent.

L'Amour, la Poésie — Paul Éluard

Toi la seule

Toi la seule et j'entends les herbes de ton rire  
Toi c'est la tête qui t'enlève  
Et du haut des dangers de mort  
Sur les globes brouillés de pluie des vallées  
Sous la lumière lourde sous le ciel de terre  
Tu enfantes la chute.

Les oiseaux ne sont plus un abri suffisant  
Ni la paresse ni la fatigue  
Le souvenir des bois et des ruisseaux fragiles  
Au matin des caprices  
Au matin des caresses visibles  
Au grand matin de l'absence la chute.  
Les barques de tes yeux s'égarerent  
Dans la dentelle des disparitions  
Le gouffre est dévoilé aux autres de l'éteindre  
Les ombres que tu crées n'ont pas droit à la nuit.

Le Phénix — Paul Éluard

Je t'aime

Je t'aime pour toutes les femmes que je n'ai pas connues  
Je t'aime pour tous les temps où je n'ai pas vécu  
Pour l'odeur du grand large et l'odeur du pain chaud  
Pour la neige qui fond pour les premières fleurs  
Pour les animaux purs que l'homme n'effraie pas  
Je t'aime pour aimer  
Je t'aime pour toutes les femmes que je n'aime pas

Qui me reflète sinon toi-même je me vois si peu  
Sans toi je ne vois rien qu'une étendue déserte  
Entre autrefois et aujourd'hui  
Il y a eu toutes ces morts que j'ai franchies sur de la paille  
Je n'ai pas pu percer le mur de mon miroir  
Il m'a fallu apprendre mot par mot la vie  
Comme on oublie

Je t'aime pour ta sagesse qui n'est pas la mienne  
Pour la santé  
Je t'aime contre tout ce qui n'est qu'illusion  
Pour ce coeur immortel que je ne détiens pas  
Tu crois être le doute et tu n'es que raison  
Tu es le grand soleil qui me monte à la tête  
Quand je suis sûr de moi.

Le Phénix — Paul Éluard

Dominique aujourd'hui présente

Toutes les choses au hasard  
Tous les mots dits sans y penser  
Et qui sont pris comme ils sont dits  
Et nul n'y perd et nul n'y gagne

Les sentiments à la dérive  
Et l'effort le plus quotidien  
Le vague souvenir des songes  
L'avenir en butte à demain

Les mots coincés dans un enfer  
De roues usées de lignes mortes  
Les choses grises et semblables  
Les hommes tournant dans le vent

Muscles voyants squelette intime  
Et la vapeur des sentiments  
Le coeur réglé comme un cercueil  
Les espoirs réduits à néant

Tu es venue l'après-midi crevait la terre  
Et la terre et les hommes ont changé de sens  
Et je me suis trouvé réglé comme un aimant  
Réglé comme une vigne

A l'infini notre chemin le but des autres  
Des abeilles volaient futures de leur miel  
Et j'ai multiplié mes désirs de lumière  
Pour en comprendre la raison

Tu es venue j'étais très triste j'ai dit oui  
C'est à partir de toi que j'ai dit oui au monde  
Petite fille je t'aimais comme un garçon  
Ne peut aimer que son enfance

Avec la force d'un passé très loin très pur  
Avec le feu d'une chanson sans fausse note  
La pierre intacte et le courant furtif du sang  
Dans la gorge et les lèvres

Tu es venue le voeu de vivre avait un corps  
Il creusait la nuit lourde il caressait les ombres  
Pour dissoudre leur boue et fondre leurs glaçons  
Comme un oeil qui voit clair

L'herbe fine figeait le vol des hirondelles  
Et l'automne pesait dans le sac des ténèbres  
Tu es venue les rives libéraient le fleuve  
Pour le mener jusqu'à la mer

Tu es venue plus haute au fond de ma douleur  
Que l'arbre séparé de la forêt sans air  
Et le cri du chagrin du doute s'est brisé  
Devant le jour de notre amour

Gloire l'ombre et la honte ont cédé au soleil  
Le poids s'est allégé le fardeau s'est fait rire  
Gloire le souterrain est devenu sommet  
La misère s'est effacée

La place d'habitude où je m'abêtissais  
Le couloir sans réveil l'impasse et la fatigue  
Se sont mis à briller d'un feu battant des mains  
L'éternité s'est dépliée

O toi mon agitée et ma calme pensée  
Mon silence sonore et mon écho secret  
Mon aveugle voyante et ma vue dépassée  
Je n'ai plus eu que ta présence

Tu m'as couvert de ta confiance.